

222
autobiographies
de
Robert Kaplan

par ses amis
by his friends
dai suoi amici
von seinen Freunden

Kaplan's project n° 2

C'est ainsi que j'appris son nom. Machinalement, je tournai la tête pour suivre la diagonale silencieuse où Robert Kaplan et moi avions communiqué, tout le jour, dans la révélation unique d'une œuvre éclairée comme jamais, mais il avait disparu avec les dernières lueurs du couchant.

Le lendemain fut gris et les Mona Lisa blanches de Warhol impassibles. Le surlendemain, la foule du vernissage envahit l'espace et elles cessèrent de nous appartenir. L'assistante maussade du directeur de la villa Stuck me remit d'assez mauvaise grâce un message sous enveloppe. Robert Kaplan me donnait rendez-vous dans son appartement de Naples : « Si jamais le besoin de silence se faisait sentir à nouveau », disait la carte.

Martine Mairal

110.

Je l'ai rencontré le 18 janvier 1999.

Il fait beau et froid. J'assiste aux vœux à la presse de Martine Aubry, au 127, rue de Grenelle. Après le discours de la ministre de l'Emploi et de la Solidarité, il y a un cocktail. Les journalistes déambulent dans les salons. Comme toujours, dans ce genre de circonstances, j'ai l'impression que tout le monde se connaît. Mais comment font-ils, tous, pour avoir l'air si affairés ? À qui parler ? Que dire ? Si seulement je pouvais disparaître. Si seulement. Tiens, voilà Jérôme Moineau, de *La Tribune*. Ouf. Sauvé. Il me salue rapidement, en grande conversation avec un homme très élégant. Plus élégant que les autres. Nettement. Grand, costume sombre, cheveux noirs, teint mat. Il tranche. Je m'approche et tente de m'incruster. L'homme ne me jette pas un regard et poursuit son entretien avec Moineau. Mais de quoi parlent-ils ? Je ne comprends rien. Moineau lui demande :

– « Naturellement, vous avez fixé des barèmes ? »

Lui : « Bien entendu, mais pour ces détails, appelez-moi. Ce qui est important, c'est d'avoir une vision politico-historique du phénomène. Il y a, je vous l'accorde, un aspect micro-social, mais ce serait réducteur de s'y attarder maintenant, n'est-ce pas, cher ami. D'ailleurs... » C'est incompréhensible. Il faut que je m'en aille. Je ne peux pas rester là. Mais, c'est impensable de partir comme ça. Je ne peux pas m'éloigner sans un mot. Je ne peux pas avoir passé dix minutes, là, sans rien dire, et partir. Non, vraiment. Ce serait, enfin... Comment dire ? Ce serait tellement... Vraiment. Je ne peux pas. Je suis coincée. Quand, soudain, un homme, apparemment journaliste, nous rejoint et serre

amicalement la main de l'inconnu. Et voilà. J'en étais sûre. Tout le monde se connaît. Mais, comment font-ils, tous ? Je me tourne vers le nouveau venu et, tout bas, le supplie : « Mais qui est-ce ? » Il me répond d'un air moqueur : « Vous ne connaissez pas Robert Kaplan ? C'est l'inspirateur de la loi sur la réduction du temps de travail. Vous ne saviez-pas ? Martine Aubry et lui sont très complices. Personne ne sait vraiment à quel point. Des liens très anciens. Il apparaît et disparaît dans sa vie. Ils se retrouvent en Italie, en Toscane ou à Naples, chez lui. "Ma fille ne connaît pas le péché", c'est ce qu'a toujours dit Jacques Delors, alors... » Je suis abasourdie. Robert Kaplan, le théoricien des 35 heures. Comment cela a-t-il pu m'échapper ? Je croyais que c'était Jacques Rigaudiat, et puis Dominique Taddei, Gilbert Cette, Guy Aznar, Alain Lipietz... À cet instant, Martine Aubry surgit et prend Robert Kaplan par le bras. « Je vous l'enlève », dit-elle, en riant. Elle m'adresse un sourire réconfortant. Lui s'éloigne avec la ministre, toujours sans un regard. Je me retrouve sur le perron, anéantie par cette épreuve. Le journaliste qui m'a renseigné sur Kaplan descend les marches derrière moi. Sur le trottoir de la rue de Grenelle, il me dit au-revoir en me tendant sa carte et en me demandant la mienne. Je pars vers le métro, et regarde machinalement son nom sur sa carte. Philippe Leduc.

Emmanuelle Heidsieck

111.

Robert Kaplan est plutôt taciturne. La première et seule fois où je l'ai rencontré, il était assis dans un bar de Douala au Cameroun où je m'étais retrouvé avant d'aller à N'djamena au Tchad pour un reportage sur la guerre dans les années 80. Il y a longtemps et pourtant je m'en souviens très bien. Robert Kaplan était plongé dans ses pensées et avait l'air soucieux. Ce bar faisait aussi office de restaurant et, de fil en aiguille, seuls à parler français avec quelques camarades et un dirigeant de Médecins sans frontières, on a engagé la conversation du genre il fait chaud, cette ville est étrange. Rien de bien excitant. Mais l'heure avançant, Robert Kaplan a dîné avec nous et, alors là, il s'est mis à parler, à nous raconter sa vie. Il nous a surtout décrit son palais à Naples où il ne passait que peu de temps, voyageant beaucoup pour ses affaires dans le monde et, cette fois-ci, en Afrique. Il nous a conté les mille amis qui venaient chez lui à Naples, même en son absence. Chacun de ses visiteurs, il nous les a décrits comme s'il connaissait tous les détails de leur vie, ou plutôt la facette la plus intime de leur existence. À Naples, disait-il, on aime à se confier. Il y avait cette journaliste sociale, cet avocat